

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue BROUET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Il nous faut ajouter à la nomenclature des étoffes nouvelles les tissus en soie, ombrés, extrêmement originaux, tout en restant dans le domaine du *comme il faut*. D'une lisière à l'autre, en commençant par le ton le plus foncé qui s'éclaircit progressivement jusqu'au plus clair, se fondent les couleurs à la mode : le bleu marine au bleu pâle, le grenat au rose chair, le myrte au vert roseau, etc., etc. Il ne paraît pas possible de faire de ce tissu un costume complet, mais combiné avec une étoffe unie, il donne des effets charmants. On en fait des draperies, des panneaux plats, des plastrons plissés, des quilles, qui ont un relief charmant et nouveau : Costume *caméléon* qui change d'aspect à tous les mouvements et dont le gracieux fouillis de plissés s'éclaire ou s'assombrit suivant la lumière ou le rayon de soleil qui l'enveloppe. La première robe que nous ayons vue ainsi était portée à l'Opéra par madame la baronne de P... Nous n'avons pu juger que de l'effet du corsage qui était en tissu ombré grenat; le ton clair formait le milieu du devant et par conséquent le ton foncé arrivait sous le bras, de même pour le dos lacé. Très peu de garnitures : une dentelle plissée et tombante, relevée en co-



Costume en swra noir et broché.

Costume en swra myrte uni et écossais.

De madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

quille, près de l'entournure, par un bouquet de roses, nuancé.

Pour costume de ville, voici une combinaison char-

mante : Swra uni myrte et tissu ombré, celui-ci employé en panneau plat de chaque côté d'un tablier bouillonné ; dans le relevé de la tunique, un lé ombré se chiffonne en coques ou sert de traverse pour couper ou relier les pans diversement taillés. Le corsage uni à plastron ombré et le bas de manche ombré. Plus simple serait un col marin, et plus habillé un fichu froncé garni de dentelle que l'on porterait, sur le corsage, indifféremment ouvert ou montant. En plissés pour garniture de jupe, on doit réunir l'étoffe aux lisières de ton correspondant, on obtiendra ainsi une disposition originale ; on supprimera dans la tunique l'étoffe ombrée qui se retrouvera au corsage en une fantaisie quelconque. — La botte en chevreau verni ou mordoré. — Le gant de Suède naturel, un chapeau en paille myrte, garni d'une touffe de violettes nuancée et des brides ombrées formeront un ensemble de costume des plus élégants. On pourrait avoir l'ombrelle en tissu ombré ou de la teinte unie.

On nous demande de donner des combinaisons d'étoffes pour costume journalier et costume de promenade. Voici quelques indications qui, nous l'espérons, satisferont nos lectrices. Pour costume journalier : un tissu quadrillé aux tons éteints et fondus donnant une teinte neutre, recevra des biais en surah dans les nuances : marine, loutre, grenat. Ce même tissu fait bien en costume complet relevé de grosses ganses assorties ; un cachemire d'écosse gris ardoise égayé d'écossais qui peut être employé en tunique-châle, ou en panneau, ou en biais coupant en plusieurs étages un haut plissé uni ; le tissu natté, une gentille fantaisie, dans toutes les couleurs, la nuance mastic avec des ornements en satin merveilleux loutre, bronze, ou plus simples en cachemire d'écosse ; une fantaisie à rayures écruées et loutre, et les ornements en cachemire de l'une des couleurs des rayures. On fait beaucoup la façon princesse avec les rayures, et la jupe se garnit de plissés taillés en biais ; on jette dessus une draperie unie qui fait tunique-écharpe ; ceci est charmant pour les jeunes filles.

Les chapeaux de ces costumes seront en paillason, de la forme qui sied le mieux. La paille noire convient plus que tout autre pour ce genre de toilette ; on met des fleurs en grappes et surtout des ornements en surah et même de ces imitations de dentelle plissées, coquillées, dont le gracieux chiffonnage fait tout le mérite. Des bas de couleur unis, à rayures ou à fleurettes jetées, selon le genre de l'étoffe : à rayures pour l'étoffe unie, à fleurettes ou unis pour les autres ; le soulier demi-montant, lacé sur le cou-de-pied, il sera en cuir verni et à talon. L'ombrelle à long manche rustique en toile de soie écruée ; si l'on est amateur des fantaisies un peu voyantes, choisir une toile de Jouy à bouquets ou une satinette pompadour avec encadrement de rayures. Le gant de Suède ou le gant de fil de Chine à longue manchette, ou le gant du Tyrol, qui nous semble à tort perdre de son ancienne faveur.

Pour le costume de promenade et de visite, les teintes sont les mêmes que celles employées pour le costume journalier ; la différence se montre dans les étoffes, les dispositions plus riches et les garnitures de haute nouveauté et d'un prix élevé. Mais ne sortons pas des renseignements qui nous sont demandés sur

les combinaisons d'étoffes, et laissons de côté les garnitures. Un pompadour fond loutre à bouquets jetés se combine avec un swra uni loutre qui fera le fond du costume ; tunique et corsage pompadour. Un satin merveilleux bleu Louise, avec un foulard à mille raies, fondues, multicolores, pour la polonaise qui se fait très relevée et ramassée de plis, afin de dégager presque complètement le tablier ; charmante façon. Une grisaille nattée se combine avec un swra gris ou noir ; jupe unie ainsi que les panneaux légèrement relevés, lesquels suivent la ligne biaisée d'un tablier couvert alternativement de plissés et de bouillonnés froncés et tendus ; le cachemire de l'Inde se combine avec toutes les étoffes de soie les plus belles, unies, de fantaisie, décorées de beaux bouquets nuancés, de dessin, exotiques, de rayures et d'écossais.

Les écossais sont employés en tunique, en plissés, rarement pour le corsage qui ne reçoit qu'un col à revers ou un fichu. Le cachemire ou le swra avec lequel on les combine ou doit toujours être assorti au fond de l'écossais. Le voile de religieuse, la crêpeline comme le cachemire, se prêtent à toutes les combinaisons de tissus de fantaisie. La teinte haricot rouge ne fait pas mal ; les gris bleus dont la gamme fournit des tons innombrables — que ne pouvons-nous dire innombrables ! ce mot rendrait mieux notre pensée — se combinent avec du swra, du satin merveilleux de même ton, ce sont peut-être les plus jolis ; les verts fanés, teintes d'automne, sont en faveur et les pompadours, un peu vifs de ton, donnent un ensemble harmonieux.

Les chapeaux pour ces costumes sont en paille de fantaisie à jours, en paille de riz, en gaze de soie avec transparent et dentelle plissée, en paille d'Italie cousue, en paille de manille ; les uns de forme capote, les autres à bord relevé, à auvent très prononcé avec un paquet de fleurs dessus ; des plumes menaçant le Ciel ou tombant en saule pleureur, mais il faut qu'elles soient posées avec grâce. Les bas en soie, à jours, unis ou brodés ; des souliers demi-couverts mordorés en satin avec claque de chevreau et des nœuds plus ou moins volumineux, selon qu'il est besoin de dissimuler un cou-de-pied trop plat, un pied trop grand ou trop large : petites supercheries très permises. Le gant de Suède clair, à longue et large manchette et lanière-bracelet. L'ombrelle assez grande en satin duchesse et le manche artistique avec béquille en Saxe, en écaille blonde ou en argent oxydé.

CORALIE L.

CORSETS DE MADAME LÉOTY 8, Place de la Madeleine.

Nos toilettes exigent des corsets supérieurement taillés, prenant la taille sans la gêner ; la coupe que madame Léoty donne à ses corsets est excellente et fort élégante. Tout en étudiant, modifiant selon les tailles et la mode, la façon de ses corsets, madame Léoty n'oublie pas que la première qualité d'un corset est de laisser aux mouvements toute leur liberté ; aussi en regardant les jolis modèles on se dit qu'on doit y être confortablement soutenue. Le corset de grâce, pour les jeunes filles, est une excellente invention qui permet l'écriture et l'étude du piano, sans fatigue pour l'enfant ou la jeune fille qui le porte. Des baleines très souples, placées horizontalement au dos, donnent assez de



4311

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot. 2.

Chapeaux de M^{me} de Bysterweid. 3. Faub. S^t Honoré - Corsets de

M^{me} Léoty Place de la Madeleine. 8 - Veloutine Fay r. de la Paix. 3.

soutien pour empêcher la fillette de se plier; les épaulettes effacent les épaules; des pattes le ferment devant. Il peut, à volonté, se mettre dessous et sur le corsage de la robe; sa jolie façon en fait presque une coquetterie, mais ce n'est pas à ce point de vue que nous le recommandons, c'est parce qu'il nous a paru avoir un côté pratique et hygiénique. Nous prions nos lectrices, pour tous les renseignements qu'elles désireraient, d'écrire directement à madame Léoty.

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS
26, Boulevard Saint-Denis.

La peau du visage est particulièrement sujette à une multitude d'altérations qui, sans être des maladies proprement dites, offensent sa pureté, détruisent sa souplesse ou troublent sa transparence. C'est que, toujours à découvert et en contact immédiat avec l'atmosphère, elle en subit toutes les influences. Pour prévenir ou corriger ces accidents, une bonne hygiène de la peau du visage est obligatoire. Nous avons entendu dire que le Lait antéphélique de Candès est d'un excellent usage, et que ses effets salutaires sur les peaux abîmées de boutons, d'éphélides, sont certains. Le Lait s'emploie en lotions à dose bénigne ou à dose stimulante, suivant les altérations que l'on veut prévenir ou guérir. A dose bénigne, c'est à dire mélangé avec plus ou moins d'eau, le Lait Antéphélique est une saine et utile eau de toilette; il tonifie, raffermi insensiblement les muscles du visage et efface les rides prématurées; il dissipe le hâle, les rougeurs, les efflo-

rescences farineuses et rend le teint naturel aux visages couperosés, conserve la peau du visage souple et ferme, unie et transparente. Ce Lait antéphélique a encore la propriété de neutraliser le venin des piqûres d'insectes et, selon la gravité du cas, s'emploie en lotions ou en topique; il serait donc prudent et sage d'en avoir toujours à la campagne.

VELOUTINE FAY

9, rue de la Paix, 9.

La Veloutine Fay est une poudre de riz préparée au bis-

muth, impalpable, invisible et adhérente, réunissant les propriétés hygiéniques du bismuth aux qualités rafraichissantes de la Poudre de Riz. Son emploi journalier fait disparaître les irritations et les mille petits accidents de la peau qui altèrent la fraîcheur du teint. Son succès est incontestable, aussi a-t-elle été imitée; il faut donc se méfier des contrefaçons et n'accepter comme véritables que les boîtes portant une étiquette ronde sur la couverture, et une de côté fermant la boîte; sur ces étiquettes imprimées en noir, figure en travers, et à l'encre rouge la signature Ch. Fay. La Veloutine est préparée de trois manières: blanche ou rose pour les blondes, légèrement teintée crème (nuance dite Rachel) pour les brunes. Les boîtes sont vertes pour la Veloutine blanche, rouges pour la Veloutine rose, bleues pour la Veloutine dite Rachel. — Prière d'écrire à l'adresse donnée.

C. L.



Costume en gaze à rayures bleues de deux tons et surah bleu, de madame Hubler.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 169 et 171).

Costume en swra noir uni et broché.—Jupe en taffetas garnie, au bas du tablier, d'un volant rehaussé d'un plissé que surmonte un autre plissé, froncé à son bord inférieur de plusieurs rangs de fronces et qui recouvre toute la partie supérieure; le tout en swra uni. De longues pattes en broché coupent ce plissé. Derrière, une tunique tombe en plusieurs pous serrés par des fronces. Corsage-casaque en broché. Col montant. Revers de la manche en swra uni.

Costume en swra myrte et même étoffe écossaise. —

Robe princesse courte garnie d'un plissé; sur les côtés dégagés par la tunique, une suite de bouillonnés séparés par plusieurs rangs de fronces. Un plastron plissé au corsage, et un poignet de même à la manche, poignet ouvert à la couture intérieure. La tunique-châle en écossais est frangée, à même, de soies assorties à l'écossais, relevée de côté et nouée de coques avec longs pans frangés. Le corsage s'agrafe de côté.

Costume en gaze à rayures bleues, de deux tons et su-

rah uni. — Jupe en taffetas garnie, au tablier, d'un bouillonné fougère, coupé, dans le bas, d'une draperie pincée par un nœud et relevée, du côté opposé, sous une tunique rayée nouée très bas; le tout se détache sur un plissé monté au bas de la jupe; une seconde draperie, sur le haut du bouillonné fougère, pareille à celle du bas; dentelle au bord in-

férieur et chiffonnage formant pouff. Le corsage a un plastron bouillonné, une dentelle qui le cerne, des cocardes en ruban de chaque côté du décolleté carré et une sorte de colerette Médicis; sur la basque du dos des coques tombantes. Manche demi-longue avec revers orné de dentelle.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4311

PLANCHE DE CHAPEAUX

Chapeau en paille de riz. — Le bord, tombant de côté et derrière, relève devant. Il est doublé de velours noir avec torsade de jais. Autour de la calotte fuyante une draperie de velours, et derrière, un ruché de dentelle espagnole blanche. Deux belles plumes rabattent de gauche à droite sur la passe.

Chapeau en paille d'Italie cousue. — Calotte haute, bord relevé devant et croqué, derrière, en bavolet. Un biais plissé en velours entoure la calotte et retient un ornement de perles. Sur le côté, trois têtes de plume citron teintées.

Chapeau en paille noire. — Passe abaissée, bouillonnée de surah, petit bavolet en paille. Une demi-couronne de pavots ombrée, couleur chair, est posée sur la passe, de-

vant; de côté, feuillage et boutons. Brides en surah nouées de côté.

Capote en tissu de soie ombrée mais et rose fané. — La passe tendue d'un plissé en satin rose fané, le fond drapé. Les ornements de même étoffe forment des agrafes serrant de petites pointes-fichu. Brides en ruban ombré; l'étoffe est comme saupoudrée de paillettes d'or.

Capote en tulle espagnol. — La passe qui pose sur les cheveux est en satin merveilleux, et dessus retombe la dentelle perlée qui entoure le tulle, lequel forme le fond et rabat en mantille; les pans arrondis se rejettent derrière. Sur le côté, pouf de plumes avec aigrette.

CHRONIQUE

Il me faudrait bien des pages pour vous analyser les charmantes matinées, les soirées remplies d'harmonie auxquelles le *tout Paris* assiste avec un empressement toujours nouveau. Je vous signalerai, cependant, trois exquises choses qu'il m'a été donné d'applaudir au milieu d'un public de choix.

La première, c'est le Concert du Trocadéro pour les inondés de Belgique; sa date est éloignée déjà — mais il y a des dates dont on garde le souvenir — celle-ci est du nombre. Pour moi, je ne puis oublier cette merveilleuse Chorale, dite *la Legia*, dont la triomphante bannière, décorée par plus d'un succès, a eu non seulement une nouvelle gloire dans son exécution au Trocadéro, mais a été demandée par M. Vaucorbeil sur la grande scène de l'Opéra. — Vraie réussite que nos bravos français ont constatée avec une éloquence indiscutable.

Toujours entendus avec admiration, Faure et Talarzac n'ont pas été au-dessous de leur réputation; mais les palmes, beaucoup de palmes, reviennent de droit à mademoiselle Emma Thursby. Son chant; sa diction, soit en italien, soit en anglais, sont d'une pureté remarquable: voix timbrée, très équilibrée, très juste (ce qui est plus rare qu'on ne le pense); elle rappelle, en quelque sorte, le métal précieux du platine, plus rare que l'argent, plus pur que l'or. J'hésite à faire une comparaison entre ce jeune talent et la Patti... cependant le beau et le vrai s'imposent, et j'affirme qu'il serait heureux pour notre scène française de posséder une telle cantatrice.

Matinée des plus brillantes chez le marquis d'Aoust, pour l'audition d'un de ses opéras. Celui-là, *la Ferme de Miramas*, a pour lui la poésie du nom et le charme de la composition. Mademoiselle Fechter en a interprété quelques passages d'une manière très savante et très agréable. Nous avons fort goûté le talent de mademoiselle Lucile Hillemacher sur le violoncelle, et celui de sa sœur sur le violon, ce qui est extrêmement rare pour des femmes. Une jeune pianiste, mademoiselle Miclos, ne le cède en rien à ses rivales, et joue *Chopin* en vraie polonaise qu'elle n'est pas, cependant.

M. Sighicelli, le célèbre violoniste, est de toutes les réceptions musicales dans le monde élégant; sa place était donc naturellement marquée chez le marquis d'Aoust, où il a été très applaudi.

Ce n'est pas sans un plaisir particulier que je veux vous dire un mot du concert d'Ernest Nathan: le programme très varié prouvait que l'organisateur de cette soirée, voulant plaire à tous, n'agissait pas en égoïste. A côté du violoncelle, du piano, du chant, un duo comique avec imitations, joué par MM. Fusier et Tervil, du Palais-Royal, égayait de la façon la plus spirituelle le public, appréciateur de toutes les finesses.

Beaucoup de bals, car il est de mode depuis plusieurs années de danser plus encore après Pâques qu'avant le Carême. Les jeudis de madame Paul Schneider sont charmants; l'orchestre de Desgranges ne laisse

pas aux jeunes filles le temps de songer à l'heure que jadis Cendrillon ne devait point dépasser. Les robes blanches courtes, en tulle, ornées de satin ou de moire, quelques bouquets de fleurs, de jolis minois bien frais, le sourire épanouissant les lèvres, tel est l'ensemble de jeunesse et de grâce qui ne se fait point faute de s'amuser jusqu'aux premières lueurs du jour naissant.

Au milieu de ces plaisirs les pauvres ne sont pas oubliés, et les ventes de charité, sous le patronage de nos plus grands noms, me rappellent cette belle pensée de Massillon : « L'aumône est un gain; c'est une usure sainte; c'est un bien qui rapporte ici-bas, même, au centuple. »

CONSTANCE.

LA VEUVE

Elle a fermé les yeux; elle a penché la tête
Et, de ses doigts crispés, laissé choir le fuseau.
Elle dort. L'être est noir; sa longue tâche est faite
Et son chien, sur ses pieds, allonge son museau.
Par les volets disjoints qu'un rude vent secoue,
De la lune un rayon filtrant jusqu'à sa joue
En dessine attristé le livide contour.
Sous la neige, au dehors, rugit la bête fauve;
La prochaine forêt grelotte nue et chauve;
Minuit tinte, et le froid s'accroîtra jusqu'au jour.

Elle dort : le sommeil, les pleurs, la lassitude
Ont enchaîné sa force avec sa volonté.
L'ange des nuits, enfin, dans sa sollicitude
Lui verse avec l'oubli repos et quiétude,
Et le mal qui l'étreint, pour une heure, est dompté!

Elle dort... Elle révèle un éclair de jeunesse,
Sous son bandeau de veuve, auréole son front;
Il semble qu'un printemps, pour son âme renaisse,
Se développe, éclate!... et qu'elle y reconnaisse
Des sentiers que ses pas jamais ne reprendront!

Elle rêve... elle écoute, en joyeuses cadences
S'échapper du clocher l'heure de ses vingt ans!
Elle se mêle encore au tourbillon des danses;
Elle rougit confuse aux tendres confidences
Et murmure, à son tour, les aveux palpitants.

Voici l'autel paré : l'encens fume et s'exhale;
Le prisme des vitraux jette ses mille feux;
Et l'œil des vieux parents à genoux, sur la dalle,
Suit heureux et charmé la fête nuptiale
Qui fait un même cœur de deux cœurs amoureux.

Voici le toit de chaume à la frange fleurie,
Et le seuil conjugal qu'on franchit en riant,
Et les vergers ombreux, et l'humide prairie,
Et la vigne bientôt par le soleil murie,
Et l'étable odorante et le rucher bruyant!

Voici la vie à deux, inénarrable extase!
Le travail en commun, le devoir partagé,
Le breuvage enivrant qu'on boit au même vase
Et l'essai du bonheur, enfin, rapide phase,
Où l'on nie, imprudent, les pleurs et le danger!

Voici l'éclosion d'une ivresse nouvelle :
De doux vagissements s'échappent d'un berceau.
Et la mère suspend l'enfant à sa mamelle,
Et le père a crié : « Que notre part est belle! »
Comme si du bonheur, durable était le sceau....

Cette voix d'outre-tombe a réveillé la veuve
Comme un clairon sonore au déchirant éclat...
La vision s'efface... et seule elle s'abreuve
A ce torrent de fiel que lui verse l'épreuve;
Et le deuil la submerge!... et l'époux n'est plus là!

Hier, c'était l'amour, la force, l'opulence,
L'épanouissement d'un légitime orgueil...
Aujourd'hui... c'est la mort, le vide, le silence,
La sordide misère et le sanglot que lance
Le cœur incessamment en face d'un cercueil!...

Qu'une joyeuse fête, un cher anniversaire
Groupent des vieux amis le sympathique essaim;
Que leur gaieté s'épanche en un courant sincère,
La veuve restera seule avec sa misère,
Avec le souvenir qui lui ronge le sein...

Seule, pour affronter sous la rigueur céleste
Les caprices cruels des diverses saisons;
Pour mouiller de sueurs l'humble champ qui lui reste.
Seule, quand sous l'effort la nature proteste!
Seule, aux vents déchaînés de tous les horizons!...

Seule encore, au chevet de l'enfant qui repose;
Seule, en suivant la route, à lui prêter secours;
Seule, pour écarter de cette lèvre rose
Certains fruits qu'en poisons Satan métamorphose!
Seule pour le chérir!... Seule!... Seule toujours!...

Rendons-toi, pauvre femme, et reprends ton doux rêve!
Il sera temps, hélas! de t'éveiller demain...
A la réalité demandant une trêve,
Plonge dans l'idéal... et que ton âme achève
De remonter en songe un rayonnant chemin!

Mais non! pourquoi chercher les erreurs du mirage
Quand la vérité sainte allume son flambeau?
Réveille-toi, chrétienne!... et, reprenant courage,
Lis, pour sécher tes yeux, l'évangélique page
Qui te promet l'amour au delà du tombeau!

Alors, le pied plus ferme, aux pentes du Calvaire,
Porte, sans défaillir, ta croix encore un jour!
Monte!... un divin soleil, là-haut embrase, éclaire
Les cœurs régénérés dans l'ombre du suaire,
Et l'éternel hymen fait l'éternel amour!...

Elle a fermé les yeux; elle a penché la tête
Et de ses doigts crispés, laissé choir le fuseau;
Elle dort. L'être est noir; sa longue tâche est faite
Et son chien, sur ses pieds, allonge son museau.
Par les volets disjoints qu'un rude vent secoue,
De la lune, un rayon filtrant jusqu'à sa joue,
En dessine attristé le livide contour...
Sous la neige, au dehors, rugit la bête fauve;
La prochaine forêt grelotte nue et chauve;
Minuit tinte... et le froid s'accroîtra jusqu'au jour.

MÉLANIE BOUROTTE.

(Poésie couronnée par l'Académie d'Apt.)



Costume en surah loutre et rayé bleu, rouge, vert et beige. — Costume de voyage en lainage de fantaisie réséda et tissu à rayures de couleur.

DE MESEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Jupe en taffetas garnie d'un plissé en surah loutre coupé d'ornements en surah rayé, pour le tablier; les lés de derrière en surah rayé. Polonaise rayée à plastron froncé loutre, plate sur les côtés; la basque rayée découpée jusqu'au bas, est terminée par un flot de ruban loutre. Les lés, prolongement du dos, dessinent un pouff et dessus sont noués en coques des pans-fichu. Un col brodé arrondi et une ruche. Manche arrêtée à mi-bras; deux plissés et une draperie attachée extérieurement par un nœud. Boléro en paille noir avec dentelle perlée rabattant sur le bord retourné.

Jupe rayée et plissée verticalement. — Les rayures de même largeur sont violet: et vert mélangé, réséda et vieil or, rouge et prune, bronze et réséda, et l'étoffe unie, une teinte réséda mélangée de mastic. Polonaise rayée relevée de côté avec pan rapporté en lainage uni se mêlant au drapé tombant des lés de derrière. Paletot en lainage uni fermé de côté avec châte-revers s'ouvrant assez bas. Manche à double parement. Chapeau en paille réséda garni d'une plume ombrée mastic.



Costume en surah ombré et changeant havane et prune. — Costume en foulard vert myrte, uni et satin duchesse myrte décoré d'un jeté or.

DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Jupe en taffetas garnie d'un plissé en surah changeant et d'une draperie assortie qui couvre la partie inférieure du tablier. — Sur cette draperie s'ouvre une tunique en surah ombré, bordée d'une frange relevée de côté et drapée derrière en plis tombants. Une seconde draperie-panier en tissu changeant est froncée au milieu devant, elle forme panier sur les côtés et s'arrête derrière par un nœud bébé. Le corsage en surah ombré est à longue pointe; le haut forme une chemisette froncée à l'encolure, un ornement en tissu changeant suit la courbe de la chemisette et cache la couture qui la monte au corsage. Manche à parement. Jupe en taffetas, un plissé en foulard myrte dans le bas et une dentelle le recouvrant aux trois quarts.

— Le tablier couvert d'un froncé de foulard coupé transversalement et inégalement par une dentelle; un troisième rang de dentelle au-dessus. Une très courte tunique en surah à bouquets avec un plissé au contour est relevée de côté et forme pouff; dessous, se chiffonne comme une seconde tunique qui ne prend que de côté et sous un nœud; elle se chiffonne largement. Corsage assorti à la tunique; la basque s'enfuit de côté, accuse une pointe très prononcée qui s'arrête au plissé de la tunique et derrière s'échancre en cintre, l'encolure ouverte en carré à un plastron montant, froncé et en foulard uni, au bas une dentelle et un nœud de côté. La manche évidée à la couture intérieure est complétée par un froncé de foulard.

LA FORTUNE DES MONTIGNÉ

(SUITE)

VI

C'est fini en ce monde. La même dalle de marbre recouvre l'époux et l'épouse, la même croix, portant leurs noms réunis, s'élance vers le ciel, parlant d'immortalité; et des fleurs, achevant de se faner sur cette tombe, représentent le dernier hommage qu'il soit au pouvoir des vivants de donner aux morts, en dehors du tribut pieux de nos prières.

Le lendemain même de la cérémonie funèbre, mademoiselle de Montigné doit emmener Géraldine, tandis qu'Henry rentrera au collège, et cherchera dans le travail, le travail acharné, une diversion à sa douleur.

Cette séparation du frère et de la sœur est cruelle. Mademoiselle de Montigné ne l'ignore pas, et elle les a laissés à eux-mêmes, pendant cette dernière journée, tandis qu'elle se fait conduire chez M. de Valles pour revoir l'enfant malade qui lui a inspiré un intérêt sincère.

« Pourquoi n'avez-vous pas amené votre cousine ? » s'écria Louisa en la voyant. Je l'aime tant ! Elle m'avait promis de revenir me voir...

— Elle a perdu sa mère, répondit gravement mademoiselle de Montigné.

M. de Valles, qui était seul avec elle et sa fille, balbutia quelques paroles de commisération et devint songeur, tandis que les yeux de l'enfant se mouillaient de larmes.

« Oh ! que je la plains ! je serais si malheureuse si je perdais grand'mère !... Est-ce que sa mère était vieille ? »

— Non, très jeune encore et si jolie !... »

Mademoiselle de Montigné ne put continuer.

« Et alors, s'écria tout à coup Louisa, elle n'a plus de maison, Géraldine ? Oh ! papa, papa, il faut qu'elle vienne ici, près de moi ! »

Et elle rejeta ses cheveux bouclés en arrière, tournant vers son père son joli visage soudain enflammé, ses yeux brillants de prières.

« Je deviendrai bonne près d'elle, je serai patiente, je ne refuserai plus d'apprendre, je ferai tout, oui, tout ce qu'on voudra ! Papa, cher papa, ne me refuse pas ! Pense que je suis malade, que je ne marche pas comme les autres petites filles, qu'il faut bien plus m'aimer !... »

M. de Valles prit les deux mains de sa fille et les porta à ses lèvres. Quand il la regardait il devenait meilleur.

« J'y avais pensé en même temps que toi, ma chérie. Géraldine, confiez-nous cette jeune fille... Que pourrait-elle devenir ? Dans quelle maison étrangère serait-elle mieux que chez nous ?... Si j'ai bien compris, elle est pauvre et devra gagner sa vie... Je lui offrirai un salaire élevé, et Louisa la traitera en amie. »

Mademoiselle de Montigné, pétrifiée par la surprise, recouvra alors son sang-froid.

« Mais à quoi pensez-vous ? dit-elle brusquement. Croyez-vous que, alors que je suis riche et indépendante, je laisserai travailler une Montigné ? Mon cher, Géraldine m'accompagne à Valvert, et je la traiterai, non comme une compagne rétribuée, mais comme une nièce chérie, comme une fille, en un mot ! »

M. de Valles mordit sa lèvre à cette déclaration catégorique, et le visage mobile de Louisa exprima un désappointement profond tandis que des larmes jaillissaient de ses yeux.

« Allons, enfant, ne vous affligez pas ainsi. Si bonne que vous soyez, Géraldine se trouvera plus heureuse avec moi, parce que, voyez-vous, elle y sera chez elle. »

— Chez elle ? répéta M. de Valles, les dents serrées, et essayant vainement de sourire. Nous devons donc saluer en elle la future maîtresse de Valvert ? »

Mademoiselle de Montigné attacha sur lui son œil pénétrant, et reprit, scandant ses paroles :

« Oui, elle sera, en effet, la maîtresse de Valvert quand je ne serai plus... J'aimais beaucoup son père, elle et son frère ont conquis mon cœur, et je ne crois pas pouvoir faire de ma fortune un meilleur emploi que de la laisser aux Montigné, à ceux qui portent mon nom... »

Les traits de M. de Valles s'étaient empourprés, et il reprit avec un rire forcé et railleur :

« Vous prenez des résolutions bien promptes... Vous vous engouez, permettez-moi ce mot, bien subitement, d'une famille qui ne s'est souvenue de vous qu'au jour du malheur, et qui, à mon avis, doit être savamment intrigante !... »

— C'est vrai, ils m'ont oubliée longtemps ; est-ce une raison pour rester sourde à leur cri de détresse ? Intrigants ? Non, elle n'est pas intrigante, la mère qui, près de laisser ses enfants orphelins, foule l'orgueil aux pieds pour leur assurer un appui !

— Et si vous êtes déçue dans vos espérances. Si ces phénix ne répondent pas à vos prévisions enthousiastes, persévererez-vous dans vos généreuses résolutions à leur égard ?

— Pourvu qu'ils ne se montrent pas indignes du nom de Montigné, ils resteront, à mes yeux, dignes de la fortune qui doit soutenir ce nom, répliqua-t-elle avec fermeté. »

Puis, prenant vivement la main de son cousin :

« Tenez, Robert, dit-elle, parlons franchement, bien que la sincérité soit parfois brutale... Vous aussi vous m'avez délaissée ; de plus, vous m'avez jadis infligé une injure que beaucoup de femmes n'eussent point pardonnée, — une injure et une blessure, je puis le dire sans rougir, aujourd'hui que je suis une vieille femme. Cependant, vous n'eussiez point trouvé étonnant que je vous fisse mon héritier... Vous êtes riche, votre fille aura une fortune considérable, alors que les enfants de Théobald sont dans la misère... Je réta-

blis la balance... La chose est décidée, c'est comme si elle était faite... Louisa, à titre de souvenir, recevra la moitié de mes diamants ; vous savez qu'ils ont quelque valeur... »

M. de Valles essaya de protester.

« Ne revenons pas là-dessus, dit d'un ton résolu mademoiselle de Montligné. Je ne vous en veux pas du mouvement assez naturel qui vous a animé tout à l'heure... Quant à vous, ma chère petite, si vous voulez revoir votre Géraldine, il faudra prier votre père de vous conduire à Valvert.

— Oh ! papa, je t'en prie !... s'écria la petite fille, qui avait écouté toute cette conversation avec surprise, cherchant en vain à la comprendre.

— Vous nous y recevriez donc, Géraldine ? dit M. de Valles avec effort, tendant la main à sa cousine.

— Du meilleur de mon cœur, Robert, répondit cordialement la vieille fille. »

Et, se levant, elle prit congé du père et de l'enfant.

Le soir, Henry et sa sœur se firent leurs adieux... Et une heure après, la locomotive bruyante et hale-tante entraînait la jeune fille loin de cette ville où elle avait tant souffert, mais où elle laissait sa plus chère affection et le tombeau de ses parents.

VII

Deux ans se sont écoulés.

Mademoiselle de Montligné n'a jamais eu lieu de se repentir de la généreuse impulsion qui l'a entraînée vers ses jeunes parents.

Henry, après des examens brillants, est entré l'un des premiers à l'Ecole polytechnique, et Géraldine remplit près de sa cousine le rôle tendre et charmant d'une fille chérie.

Nous les retrouvons par une matinée de printemps dans cette agréable pièce, cette bibliothèque où mademoiselle de Montligné aime à passer ses journées.

Elle a vieilli ; elle a pris un embonpoint extraordinaire qui fait secouer la tête à son docteur, et qui pourrait bien la prédisposer à l'apoplexie. Elle est toujours majestueuse, étrange dans son costume, brusque dans son langage, pleine de bonté et de générosité. En ce moment, elle tricote près d'une fenêtre, séparée par la largeur d'une table de son vieil ami M. Bardier, qui, lui, n'a pas vieilli, et qui vient de plus en plus souvent à Valvert, complètement fasciné, il l'avoue volontiers, par le charme de Géraldine, de celle qu'ils appellent la petite.

Ils causent à voix basse de son avenir, des partis qu'elle a déjà refusés, de ceux qui pourraient s'offrir, et leurs regards affectueux se portent de temps en temps sur celle qui fait l'objet de leur conversation, et qui, assise un peu plus loin, écrit sans se laisser distraire.

Sa taille est restée frêle, mais a pris une grâce incomparable. Elle n'est point jolie, si l'on détaille ses traits, mais elle a mieux que la beauté, elle a le charme qui s'impose et séduit. Son teint est sans éclat, mais blanc et pur ; ses yeux, à demi-voilés par de longs cils, semblent comprendre tout ce qui se passe en vous, compatir à vos peines et se réjouir de vos joies. Une ombre de mélancolie demeure cependant jusque dans

son sourire ; le temps a pu adoucir sa blessure, mais elle est de ces âmes, plus rares peut-être aujourd'hui qu'autrefois, qui sont fidèles à leurs douleurs et à leurs souvenirs. L'image de ses parents, de sa mère surtout, de celle qui s'était faite son amie, qu'elle croyait destinée à la suivre longtemps encore dans la vie, cette image ne s'est pas effacée de sa mémoire. Elle regrette, dans la sphère de calme et de repos où elle est placée, que ces chers parents ne soient point là pour doubler ses joies un peu sévères... Il y a des moments, enfin, où, n'étaient les délicats contours de son visage presque enfantin, on dirait une femme mûrie par l'expérience de la vie... Il est des cœurs qui, lorsque la grande leçon d'ici-bas leur a été apprise, la leçon de la mort, ne l'oublient jamais, et en retrouvent partout la réminiscence austère.

Géraldine revoit sans cesse ce visage blanc et froid, son mystérieux et solennel sourire et soudain immobilisé ; avec cette vision de sa mère morte, ce qui revient à sa pensée, c'est la fragilité de la vie, de la jeunesse, de la beauté, de l'amour même d'ici-bas, de cet amour impuissant à retenir ses affections les plus tendres... Et elle ne rit jamais comme les filles de son âge, et à travers les beautés de cette nature riante qui l'entoure, elle pressent et appelle les beautés immuables d'un monde qui ne change ni ne périt...

En ce moment, sa plume trace une missive affectueuse pour son cher Henry. Sa main court, légère, sur le papier, trop lente encore pour sa pensée et le doux besoin d'épanchement de son âme. Elle lui fait le tableau de sa vie, qu'Henry connaît par cœur et redemande toujours. Mais il n'y a pas de répétitions importunes entre deux êtres sincèrement unis :

« Mon cher Henry, tes lettres sont toujours impatientement attendues et dévorées par les solitaires de Valvert. Tu réclames les miennes en échange, toujours plus fréquentes, toujours plus longues. L'échange est inégal... Tu écris avec la verve de tes dix-neuf ans ; tu es un homme, tu travailles, tu développes les facultés puissantes que Dieu t'a données, et tu mêles à tes nobles rêves d'avenir des épisodes charmants, le récit de tes jours de congé, de tes découvertes dans ce cher Paris où l'art, la science, les souvenirs offrent des mines inépuisables au chercheur, à l'homme studieux et passionné pour le beau. Moi, je mène une vie bien douce, bien reposée, mais je suis heureuse à la façon des peuples qui n'ont pas d'histoire. Certes, il se passe des événements minuscules dans ce monde intérieur de la pensée et des sentiments que chacun porte en soi. Mais j'hésite parfois à t'écrire les petites choses puériles qui me font plaisir ou peine. Mes jours se ressemblent, partagés entre la prière, les malades, le travail, la promenade, la musique. Il n'y a jamais, Dieu merci, l'ombre d'un nuage entre ma chère tante Géraldine et moi (elle m'a demandé de lui donner ce nom de tante qui, dit-elle, nous rapproche davantage), ses amis sont devenus les miens, les domestiques m'aiment presque autant que s'ils m'avaient vue naître ; et cette vie est si belle, que je ne puis rêver mieux... Ma seule crainte est de m'y amollir ; mon seul chagrin, de ne pas avoir vu heureux, au moins dans leurs derniers jours, les chers parents que nous pleurerons toute notre vie, n'est-ce pas, mon Henry bien aimé ?

» Toi, tu peux prier sur ces tombes si tôt fermées. Moi, je prie de loin. En mémoire de mes morts bien-aimés, je soigne dans notre petit cimetière les tombes abandonnées.

» Mais tu m'as fait promettre de te donner le menu de mes journées. Voici donc ce journal ou ce bulletin qui ne peut, certes, intéresser qu'un excellent ami comme toi. Je prends au hasard, puisque les jours se suivent et se ressemblent...

» Lever matinal... C'est bien aisé et bien doux lorsque, ainsi que dans cette saison, le soleil se charge de vous éveiller, et que les oiseaux bavards vous font honte de toute paresse. Même l'hiver nous nous levons tôt, ma tante et moi. Il fait froid ? Qu'importe ! On s'enveloppe d'un grand manteau, on s'en va par les chemins sur la gelée brillante qui craque sous vos pas, et en rentrant de la messe, on trouve un feu dont la brillante chaleur vous ferait braver le froid pour le plaisir du retour.

» J'aime cette messe, peu suivie dans la semaine, où l'on se dit avec joie et confusion que le bon Dieu vient tout exprès pour nous... On puise la force, la nourriture de l'âme pour toute la journée, et l'on s'occupe ensuite, chacun à sa fantaisie, jusqu'au déjeuner.

» Tante Géraldine, la tête couverte d'un capuchon ouaté en hiver, d'une capeline de mousseline en été, parcourt ses domaines, promène partout l'œil du maître, réprimande ou encourage, et se lance ensuite dans des comptes qui me paraissent fort compliqués. Elle aime les occupations de ménage, si nombreuses à la campagne ; mais elle avoue que l'administration de Valvert commence à la fatiguer, et cherche un aide, une sorte de régisseur, qui la déchargerait de ce que sa tâche a de plus ardu.

» Ce moment est un des plus charmants de ma journée ; je l'emploie tout à fait à ma guise, lisant, écrivant, continuant toute seule, hélas ! ces chères études pour lesquelles notre père m'avait tracé un plan si lumineux.

» Le déjeuner ne se fait pas toujours en tête-à-tête. M. Bardier, cet excellent ami, vient souvent passer la journée avec nous, et ses récits spirituels, joints à l'entrain original de ma tante, me font oublier que je suis avec des vieillards.

» Après le déjeuner, vient la promenade. Même quand il pleut, nous sortons, nous acheminant vers le village. On a un imperméable, des sabots, — oui, j'en ai une paire charmante, toute sculptée par un vieil ami, un infirme qui reçoit presque chaque jour notre visite — et la santé se fortifie à braver ainsi les intempéries. D'ailleurs, notre ciel tourangeau est clément, et en cette saison surtout, notre course journalière est ravissante. Nous traversons le parc, dans cette partie sauvage que tu aimes tant, nous suivons des sentiers charmants entre les blés qui commencent à jaunir, et à se consteller de coquelicots et de bluets. Je m'extasie devant ces jolies fleurs qui égayaient la campagne. « Folle ! me dit ma tante, ce sont des parasites que je voudrais pouvoir arracher ! »

» Voilà un sujet de réflexions morales, n'est-ce pas?... Que de parasites nous laissons croître dans notre champ, ce champ de la vie, et que nous aimons, même, parce qu'ils sont brillants et agréables !

» Nous donnons à nos excursions un but utile. Il n'y

a guère de pauvres dans ce pays si fertile et si heureux, mais des ignorants à instruire, des vieillards à consoler, des malades à soigner. Ma tante remplit d'une manière admirable son rôle de châtelaine. — Tu fais ton apprentissage, me dit-elle souvent ; Valvert t'appartiendra.

» Je la supplie de ne point parler de l'avenir. Hélas ! j'ai déjà éprouvé que l'absence de ceux qu'on aime, surtout cette absence longue et douloureuse qui n'a point de retour ici-bas, suffit pour déflorer nos joies. Je me suis sincèrement attachée à ma tante ; je ne puis envisager le jour où cette âme si généreuse et si tendre viendrait à me manquer. Que serait Valvert sans son activité, sans sa bonne humeur, sans sa voix sonore, que j'aime lors même qu'elle gronde !

» Oh ! mon cher frère, ma tante veut prévoir, elle, cet avenir... Elle me dit souvent, avec une gravité qui m'effraie, qu'elle ne vivra point vieille, qu'une apoplexie l'enlèvera comme elle a enlevé tous les siens... Elle ajoute que je dois songer à me faire une famille.

» Est-ce parce que je n'ai pas rencontré l'époux que Dieu me destine peut-être, ou parce que je ne dois point me marier?... Je ne sais, mais cette pensée m'effraie... Quand je me vois vieille, c'est à ton foyer... Des enfants m'entourent, mais ces enfants sont les tiens, et, indépendante dans ta maison, si tu m'y reçois, je continue en esprit ma vie tranquille, si doucement remplie... Je n'ai pas confiance dans le bonheur humain. Lorsqu'il apparaît, c'est pour si peu de temps ! Je ne demande à la vie que du repos, — si Dieu le veut bien, et je le prie de te donner ma part de joies... Oui, mon cher Henry, tu es mon orgueil, mon rêve, ma prière constante. Quelque chose me dit que les espérances que j'élève sur ton avenir ne seront pas trompées... Tu traverseras, fort, vaillant, les épreuves de la jeunesse ; tu t'entoureras des sauvegardes que des mains chéries t'ont indiquées, tu parviendras, par ton travail, à une situation honorable, et tu goûteras ces joies de la famille pour lesquelles tu es si bien fait !...

» Mais voilà une longue digression. Je reviens, pour te la finir, à ma journée. Nous échangeons quelques visites avec nos voisins, nous dinons parfois chez eux. Mais nos soirées les plus agréables sont celles que nous passons chez nous, dans cette bibliothèque qui te rappelait le confort des châteaux anglais. Nous lisons, et je fais de la musique. Ma tante est prodigieusement instruite. Elle a le sens le plus droit, le plus profond, le plus pratique... Jadis je le trouvais même trop positif, et, avec sa perspicacité, ma tante m'a devinée.

— Ton âge, m'a-t-elle dit, est celui de la poésie... Moi aussi j'ai connu et goûté ces impressions-là... Mais cela s'envole au premier chagrin...

— Chère tante, j'ai souffert, cependant. »

Ses yeux erraient, distraits, vers les profondeurs obscures de la chambre, mais elle reporta sur moi son regard clair, presque dur pour qui ne la connaît pas.

— Cela dépend des chagrins, a-t-elle dit »

Depuis, M. Bardier m'a laissé entendre qu'elle a été fiancée, et délaissée par l'homme qu'elle devait épouser. Vois, Henry, il y a des larmes au fond de toutes les vies !...

Géraldine fut tout à coup interrompue : Martine venait d'entrer, tout essoufflée, dans la bibliothèque.

« Mademoiselle ! Il y a un homme malade à la porte du potager... Il est pâle comme la mort, bien mis, et cependant, je suis sûre qu'il n'est pas riche... »

Mademoiselle Géraldine se leva.

« Qu'on le fasse entrer au rez-de-chaussée, dit-elle, je vais voir ce que c'est... Non, reste, Géraldine, c'est peut-être un vagabond. Je t'appellerai si j'ai besoin de toi. »

VIII

Le vaste potager de Valvert bordait, de sa vieille muraille chargée d'espaliers, un petit chemin qui menait au village.

Mademoiselle Géraldine, sa capote en mousseline posée de travers sur sa tête, parcourut d'un pas rapide l'enclos divisé en carrés et en plates-bandes symétriques, et arriva à la porte ouverte près de laquelle ses gens avaient relevé le voyageur.

Il était assis sur la lisière de gazon qui croissait à l'ombre du mur, le dos appuyé contre les pierres moussues, la tête reposant sur le bras du jardinier, pâle, les yeux fermés. Les enfants de la ferme regardaient d'un air ébahi, et leur mère apportait un verre d'eau dont mademoiselle de Montligné se saisit immédiatement.

Elle essaya de faire passer quelques gouttes de cette eau fraîche entre les dents serrées de l'étranger ; mais, n'y réussissant point, elle lui imbibait fortement le front et les tempes, et le vit enfin ouvrir les yeux.

Son regard était vague et tourmenté ; il était si livide, de telles ombres cernaient ses paupières, que la châtelaine de Valvert, accoutumée aux malades, comprit aussitôt à quelle souffrance elle avait affaire.

« Martine, dit-elle à voix basse, cet homme meurt de faim... Apportez-moi du bouillon et du vin... Vous, enfants, allez ailleurs, ce n'est pas ici un spectacle pour votre curiosité.

Avant que l'étranger eût retrouvé la force de prononcer une parole, Géraldine, plus alerte que Martine, apportait elle-même le cordial demandé.

Mademoiselle de Valvert prit une cuillerée de bouillon et la porta aux lèvres du malade...

Il eut une sorte de transport douloureux à voir ; ses traits n'exprimèrent plus qu'une avidité presque bestiale, et sa voix à peine intelligible murmura :

« Encore !

— Doucement, doucement ! fit mademoiselle de Valvert, arrêtant le geste de sa main qui cherchait à saisir la tasse. Vous êtes resté trop longtemps sans manger, et votre estomac ne pourrait supporter une nourriture prise sans précaution... Laissez-moi faire, et ne parlez pas. »

Elle avait un ton déterminé, une autorité native à laquelle on ne résistait guère. Il ne quittait pas des yeux la tasse qu'elle tenait toujours, mais il subit patiemment l'intervalle qu'elle crut devoir mettre entre chaque cuillerée. De faibles couleurs revinrent à ses joues, et il balbutia un remerciement.

— Etes-vous assez fort, dit mademoiselle de Montligné, l'interrompant, pour traverser le potager et venir jusqu'à la maison ?

— Je crois que oui... »

Le jardinier l'aida à se lever, et lui offrit l'appui de son bras.

« Menez-le dans la chambre perse du rez-de-chaussée, Thomas, et vous, Martine, dites qu'on y porte une aile de poulet... Géraldine, ma chère, remonte dans la bibliothèque, et envoyez-moi M. Bardier. »

Quelques instants après, le voyageur, qui n'avait, en effet, d'autre mal que la faim, s'était ranimé en prenant une nourriture légère, mais fortifiante, et pouvait raconter son histoire aux deux vieux amis qui l'écoutaient, l'une avec attention et sympathie, l'autre avec la réserve naturelle à un ancien homme de loi qui a vu de près les misères et les vices de l'humanité.

Son histoire ! Elle n'était pas neuve... C'était celle d'un grand nombre d'hommes de cette génération : celle d'un déclassé...

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

CHARADE

Mon premier désignait une ancienne monnaie,
D'argent, le plus souvent; même d'or quelquefois :
On s'en servait alors pour la plus haute paie;
La dot d'une princesse ou la rançon des rois.
— Ou bien du chevalier il complétait l'armure.
— Antique, et de nos jours recherché pour parure,
Mon dernier a subi de bien changeantes lois.
— De mon entier, soumis au plus modeste rôle,

Je ne dirai qu'une parole :
De signes distinctifs plus on le voit chargé,
Loin d'en être plus lourd, plus il est allégé.

Le mot de l'Énigme du numéro du 30 Avril, est *Clairon*, instrument de musique, et *Clairon*, tragédienne française au XVIII^e siècle.

Jupon en cachemire d'été crème.

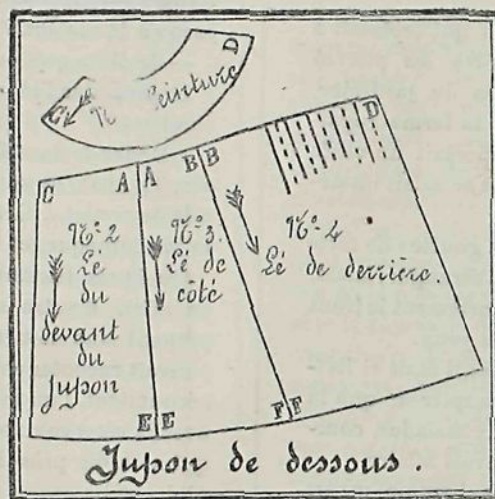
— La garniture se compose de plissés, de satin noir recouverts de dentelle. Ce modèle à haute ceinture peut servir pour les jupons de percale, de nanzouck.

Explication du patron découpé.

1, Ceinture. — 2, Lé du devant. (moitié). — 3, Lé de côté. — 4, Lé de derrière (moitié). Il faut 2 mètres de cachemire en un mètre vingt centimètres pour faire ce jupon. Mettre l'étoffe double pour tailler le devant, et poser le milieu du patron qui donne le droit fil sur le pli de l'étoffe. Réunir le lé de côté n° 3 au devant n° 2 : deux crans de raccord au commencement de la couture,



Jupon en cachemire d'été crème, garni de plissés de satin noir et de dentelle (patron découpé). Modèle de madame Hubler.



Détail tracé du patron découpé.

ils correspondent aux lettres A du détail. Joindre le lé de derrière n° 4 au lé de côté, un cran au commencement de la couture. Former au lé de derrière les cinq plis couchés marqués à la roulette et monter la ceinture aux crans correspondants : un pour le devant, deux pour le lé de derrière. La ceinture se double et le jupon se monte entre l'étoffe et la doublure, on rabat celle-ci sur la couture ; on met un passepoil au bord supérieur. Ce jupon peut se faire en percale, en satinette rayée et se garnir de volants tuyautés et de dentelle torchon.

Pour la garniture du jupon de cachemire ou de mousseline laine, voir la description, page 168.

C, L.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MENU MAIGRE.

Potage : Purée de pois verts au riz.
Bouchées aux huîtres.
Morue à la Béchamel.
Écrevisses en buisson.
Laitues au jus.
Omelette soufflée.

MENU GRAS

Potage aux œufs pochés.
Bar grillé sauce tartare.
Poularde à la Montmorency.

Jambon d'York sauce Madère.

Canard aux navets.
Filet de bœuf rôti.
Petits pois à la française.
Baba au rhum.

SANDWICHES DE VOLAILLE.

Fendez dans la longueur des petits pains à Sandwiches ; garnissez-les de beurre frais manié avec poivre et sel, cannelle, gingembre, muscade, et placez au milieu une fine tranche de blanc de volaille. Excellente recette.

Renseignements et Conseils.

Madame de B. V. — On nous soumet, parfois des idées excellentes mais peu pratiques, toutefois ; madame, ainsi que vous nous le dites, nous y réfléchissons, mais sans espoir d'arriver à la solution désirée par vous. — La visite en cachemire de l'Inde ou en grenadine garnie de plissés de faille ou de même étoffe. — Le patron d'une écharpe-mantelet

modèle d'été paraîtra le 28 mai. — Pour les achats, lire l'avis : Commission, page intérieure de la couverture. — Pour les lampes, chez M. Testevuide (maison de l'Aluminium), boulevard Poissonnière. Vous avez reçu le 30 avril un supplément de travaux qui a dû vous satisfaire. L'abonnement est de 8 fr. 50 cent. Au lieu de 8 fr. Notre caissier réclame 50 cent.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4311, et le patron découpé d'un jupon de dessous, figurine page 180.